

ROCK & FOLK

HORS-SERIE N° 30

DECEMBRE 2014 - JANVIER 2015 / 9,90 €

BEL 10,90 € / CH 16,80 PS / LUX 10,90 € / PORTUGAL CONT 10,90 € / CAN 15,60 \$ CAN / ITA 10,90 € / DOM 10,90 € / N CAL (A) 2730 XPF
N CAL (S) 1540 XPF / POL (A) 2390 XPF / POL (S) 1660 XPF / GRE 10,90 € / MAR 120 MAD

555 DISQUES

1954-2014
soixante ans de rock'n'roll

Editeurs
Lamivère

L 19374 - 30 H - F : 9,90 € - RD





Simon & Garfunkel

"SOUNDS OF SILENCE"

COLUMBIA

19 66 Le duo avait publié un premier album en 1964, sans succès. Puis, l'année suivante, un producteur malin reprit l'une des chansons acoustiques de ce disque, "Sounds Of Silence", et y ajouta un accompagnement rock (batterie discrète, basse encore plus discrète et arpèges électriques, modèle déposé par Roger McGuinn), pour profiter de la vague folk-rock. Et ce fut un énorme succès. Du coup, il fallait un album, que voici. Enregistré à la va-vite par le duo reformé — les deux hommes s'étaient séparés, dépités — s'appuyant sur des chansons composées par Simon pour son premier album solo enregistré en Angleterre, auxquelles on ajouta les harmonies irréelles de Garfunkel (c'est tout ce qu'il sait faire, mais il le fait vraiment bien) et un accompagnement. Et cela donna ces douze petites perles, desquelles se détachent "Richard Cory" et surtout "I Am A Rock", qui sera un hit. Pour faire bonne mesure, il y a également une version en public et acoustique de "Homeward Bound" (leur deuxième succès) avec lequel les deux compères prouvent qu'ils ne doivent rien aux artifices de studio pour chanter magnifiquement. Le charme de cet album réside évidemment dans la combinaison magique des voix de ces deux chanteurs d'exception, et dans les arrangements, pompés à droite et à gauche, histoire essentiellement de faire Dylan, qui devraient apparaître opportunistes — ils l'étaient — mais qui, avec le temps, possèdent une fraîcheur réjouissante. A noter le sobre "Kathy's Song" qui reprend avec bonheur la formule une guitare/ deux voix (prouvant que le duo n'avait en réalité nul besoin d'autre chose) et la présence incongrue du fameux "Anji", instrumental de Davey Graham que tous les guitaristes de l'époque savaient jouer, hommage de Paul Simon à son maître anglais resté dans l'ombre.

STAN CUESTA



The Rolling Stones

"AFTERMATH"

DECCA

19 66 "What a drag it is... getting o-o-old !!!" Les Rolling Stones sont tous les cinq tassés dans la seringue de leur légende, Andrew Loog Oldham est aux manettes, Brian Jones est encore le plus beau et déjà le seul à ne pas fixer l'objectif sur la pochette (violet/ fondu au noir) et le tandem Jagger-Richards signe pour la première fois tous les titres de l'album (plus de Nanker-Phelge pseudo-collectif, ni de vieux nègres nécessiteux...). "Aftermath" ou la libération des amarres. Pas le langage : issu du rhythm'n'blues noir américain dur de dur, le gang de Richmond vise la suprématie rock'n'roll universelle via une personnalisation à outrance du vieil idiome. Les Rolling Stones veulent le meilleur de deux mondes et l'obtiennent sur ces quelque quarante-cinq minutes de délire quasi comateux shooté aux amphétamines presque naturelles de l'ambition pure et à l'ironie mordante des challengers : face à eux, mais toujours au dessus, les Fab Four revolverisent dans tous les sens, lâchant la rampe rock et oublient les docks de Liverpool une fois pour toutes. D'où l'occupation du terrain déserté, terrain vague propice aux jeux des enfants sauvages mais avertis que sont devenus les Stones, au forçage de l'instinct de compétition. A partir de là, rien ne les arrêtera plus que les ravages induits par la lutte, le temps... et leurs propres limites. Lesquelles, pour l'heure, n'apparaissent même pas au fond du fond de l'horizon : "Mother's Little Helper" (remplacé par le non moins phénoménal "Paint It Black" sur la version US) est ravageur, "Lady Jane" ensorcelant, "Under My Thumb" et "Stupid Girl" fascinent par leur sottise avantageuse. "Out Of Time" transperce, "Going Home" achève : ces mecs ne sont pas montés jusque-là pour s'en laisser compter et ils ramassent la mise en rigolant. La mise, ce sont les belles filles et les mauvais garçons. Le "Sel De La Terre" : "Take It Or Leave It". Alors on a pris...

FRANÇOIS DUCRAY



The Beach Boys

"PET SOUNDS"

CAPITOL

19 66 Titre crétin, pochette idiote pour un groupe au nom stupide... Et pourtant. Celui-là aura fait couler beaucoup d'encre et généré peu de débats. C'est l'unanimité absolue et pas seulement chez les idiots. "Pet Sounds", pour les retardataires, est néanmoins inénarrable sans évoquer quelques faits. En vrac. Brian Wilson, bouddha fraîchement échappé d'une culture surf dont il n'avait que foutre, était bien plus fan des Beatles que du Chuck Berry qu'il s'était appliqué à détourner depuis la naissance de son groupe consanguin. En décembre 1965, il écoute "Rubber Soul". Il voit Dieu et la Vierge. "Gil, je vais faire un disque qui ne sera que joie et amour. Le plus grand de l'histoire du rock." Il part en croisade, se voit Messie... Profite que ses benêts de frères et cousins soient sur la route avec le Wichita Lineman Glen Campbell pour écrire son grand œuvre, qui sera sensé magnifier Spector, Bach, inventeur du contrepoint, et McCartney. "Rubber Soul" était sorti en Amérique sans le moindre single l'accompagnant. L'ère de l'album était désormais aveuglante. Celle de "California Girls" appartenait au passé. Le sens de la compétition ayant toujours engendré les meilleurs disques, "Pet Sounds", aujourd'hui encore, met Macca très mal à l'aise. "Revolver" était déjà sorti lorsqu'il entendit ce manifeste de pop baroque. Son instrumentation apparemment simple mais en réalité tellement fine, ces odes au bonheur que sont "God Only Knows" (selon le bassiste, la "plus grande chanson jamais enregistrée"), l'instrumental fantastique "Let's Go Away For Awhile" ou les proprement terrassants "Caroline No" et "I Know There's An Answer" (accompagné sur le CD par son impérial frère siamois "Hang On To Your Ego"), tout ici était absolument neuf, le génie de Wilson étant justement d'avoir voulu surpasser les Fab Four plutôt que de les égaler. D'où la suite logique, "Sgt Pepper's..." et son emphase qui a tant vieilli aujourd'hui. Les morceaux de "Pet Sounds" sont pour l'auditeur plus que des amis chers. On parlerait plutôt de confidents, ces petits diamants jouant leur rôle à la perfection : on peut se projeter là-dedans. Cette matière parle et vit, même si son embarrassant génie onirique en fait un disque totalement irréel et parfois absolument inapprochable. En ce sens, "Pet Sounds" est certainement plus proche des chefs-d'œuvre de Motown que de "Revolver" ou "Sgt Pepper's...". Et c'est tant mieux.

NICOLAS UNGEMUTH



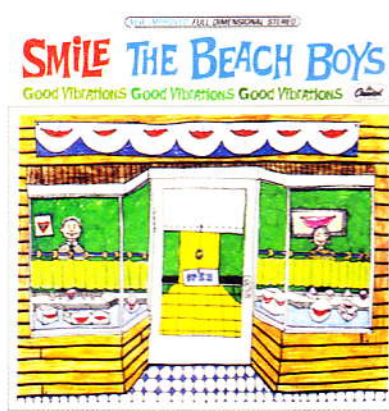
Jimi Hendrix Experience

"ARE YOU EXPERIENCED"

TRACK

19 67 Au début c'est une collection de singles, de ces tubes qui éclaboussent les hit-parades : "Purple Haze", "Foxy Lady", "Stone Free", "Hey Joe". Des gens de toute extraction sociale se reconnaissent dans cette déferlante de guitare pour laquelle on va inventer les premiers adjectifs de la rock-critic naissante : sursaturé, groovy, pop. Derrière ses toms, Mitch mitraille. Et le petit Noel, obsédé sexuel, pétrit ses quatre cordes bien rondes, comme les tétons d'une fille levée à Carnaby Street. D'où vient Hendrix ? Quelle est son histoire ? Nul n'en a cure. Lorsque la guitare de "May This Be Love" devient harpe ultrasonique, personne n'a envie d'entendre parler du passé. Seul existe un gigantesque dieu noir vêtu d'extravagants cabans à brandebourgs (récupérés aux puces de Clignancourt). Toujours assoiffée de modernité, la vieille Europe est sous le charme. Hendrix est sans doute le premier électronicien, ne serait-ce que par sa façon d'ordonner les couleurs, acides, et de forcer les square, les cons et les gaullistes (bizarrement souvent les mêmes) à entendre. Hendrix ? Il se sait marqué. Déjà sa trajectoire lui fait peur ("I Don't Live Today"). Des pop stars anglaises il a copié tous les tics, toutes les afféteries. Au milieu d'un morceau, il s'exclame : "Isn't it a shame ?" tel un rocker mentholé, avant d'enfoncer des clous féroces, cisailant court sa Strato, gravant une des plus belles pages de la guitare électrique. Car tout ici est espoir, peut redevenir humble, acoustique ("The Wind Cries Mary"). Toute sa courte vie, Jimi Hendrix, affolé, cherchera une issue ascendante, une façon verticale de tirer sa révérence. Sur les quatre albums publiés avant l'OD, il explore les éléments. Sur celui-ci on trouve l'Air puis le Feu ("Fire"). Sur son île d'accueil, Hendrix ruminait l'Amérique, cette surf music inique qui avait battu en brèche son R&B à lui. Sur le dernier titre, "Are You Experienced", il s'offre donc une déjante acide à rebours et la peau objective des Beach Boys. Cut sur 1966. Remis à la mode par un film de Tarantino, Dick Dale (King of The Surf Guitar !) couvre enfin "Third Stone From The Sun" et décrète : "Jimi, je suis toujours là, j'aimerais bien qu'il en soit pareil pour toi." Après eux, le déluge.

CYRIL DELUERMOS



The Beach Boys

"SMILE"

CAPITOL

19 67 Que l'on parle de l'album de 1967 (ce chef-d'œuvre annoncé des Beach Boys que Brian Wilson abandonna en cours d'enregistrement), de la version de 2004 (bouclée par Wilson avec l'aide des Wondermints, son dévoué groupe de scène) ou du coffret de 2011 reconstituant avec les bandes d'époque l'album *tel qu'il aurait dû être*, l'affaire "Smile" demeurera pour l'éternité un sacré bordel. Exactement comme son contenu, fruit étrange de l'imagination d'un Brian Wilson en plein bouillonnement créatif. L'histoire est très connue : l'aîné de la fratrie Wilson avait avec "Smile" l'ambition de réaliser l'album pop ultime. Au printemps 1966, "Pet Sounds" vient de paraître, mais Brian Wilson veut aller encore plus loin. La concurrence avec les Beatles lui chauffe le cerveau, il veut carrément concevoir "une symphonie adolescente adressée à Dieu". Un single est d'abord enregistré en 18 séances (un record) : ce "Good Vibrations" qui en effet touche au sublime. C'est avec un parolier, Van Dyke Parks, jeune et bizarre poète à lunettes rencontré par l'entremise de David Crosby, que Wilson entreprend cette suite dérangée de "Pet Sounds". Que se passe-t-il pour qu'en mai 1967 le projet soit abandonné pendant des décennies ? Est-ce sa fragilité ? la pression ? les traumatismes familiaux qui ressortent ? les rames A3 de buvards LSD ? On ne sait pas précisément. Ni pourquoi Brian Wilson déambulait dans le studio torse nu avec un casque de pompier. On est sûr en revanche qu'il dispose des meilleurs studios, musiciens (le Wrecking Crew), choristes (les Beach Boys). Sur son piano, il n'a d'ailleurs pas perdu l'influx, inventant encore des mélodies renversantes, enfantines, terrifiantes, ces "Cabin Essence", "Do You Like Worms", "Surf's Up", "Heroes And Villains" ou l'intro a cappella "Our Prayer". Toutes ou presque paraîtront sur les albums bricolés après le naufrage mental du maestro. Reconstitué sur les récentes "Smile Sessions", l'album remplit trois faces de vinyle (une hérésie puisque Capitol avait imprimé des pochettes simples) et comporte logiquement des longueurs (la suite des *Elements* sur la fin du projet se révélant par exemple assez durable). C'est un disque magnifique aux deux tiers, 100 % dégligné (même à l'échelle Beach Boys), mais aussi un authentique fantôme qu'aucun coffret ne saura jamais vraiment matérialiser...

BASILE FARKAS



The Beatles

"SGT PEPPER'S LONELY HEARTS CLUB BAND"

PARLOPHONE

19 67 En cette fin 1966, les Beatles ne savent plus trop où ils en sont. Ils décident d'arrêter les concerts, le monde change, et Londres est l'épicentre de la révolution underground et psychédélique. Déjà consommateurs de cannabis, les quatre jeunes gens plongent à fond dans le LSD, comme tout le monde, et c'est McCartney qui mène dorénavant le bal. C'est lui le plus branché, le premier à tenter des expériences. Lennon vit alors une vie d'homme marié hors de Londres et ne va emboîter le pas qu'un peu plus tard, suite à sa rencontre avec Yoko Ono. George Harrison se désintéresse totalement du groupe, barré dans son trip oriental. Il ne collaborera que peu à l'album, livrant (en solo) le décalé "Within You Without You". Ringo Starr, batteur mais non compositeur, s'ennuie ferme. C'est dans cette ambiance délétère et relâchée — les Beatles ne paient pas les studios EMI, ils y vont quand ils le veulent, pour ne rien faire, jammer ou se défoncer — que va être enregistré cet album, le plus long (en temps de fabrication) de tous les temps (à l'époque). Dans son ouvrage "Revolution In The Head", Ian McDonald affirme que "Sgt Pepper's..." est un album "plus produit que composé". Les instrumentations, les traitements du son, le foisonnement d'idées feront école. Mais il est vrai que les chansons ne sont pas toutes des standards. Ainsi les compositions de McCartney, "When I'm Sixty Four", "Lovely Rita", "Getting Better", "Fixing A Hole" et le morceau éponyme sont inoubliables, mais plus pour la forme que pour le fond (la basse, enregistrée en re-recording, énorme, libre, est une révolution à elle seule). Les titres de Lennon, à part "Good Morning" qu'il dénigra, "For The Benefit Of Mr Kite" et "Lucy In The Sky With Diamonds" sont de plus haute volée. Mais les sommets de ce projet fou sont les titres sur lesquels les deux génies ont collaboré : "With A Little Help From My Friend" offerte à Ringo — les Fabs voulaient qu'il chante un titre par album — "She's Leaving Home" (McCartney aidé par Lennon) et "A Day In The Life" (le contraire), ces deux derniers titres, magnifiques, bénéficiant d'arrangements somptueux. Cet album marque une étape importante dans l'histoire du rock : il y aura avant et après.

STAN CUESTA



The Jam

"IN THE CITY"

POLYDOR

1977 Autant le dire d'office, il ne s'agit certainement pas du meilleur album des Jam. "All Mod Cons" ou "Setting Sons", voire "Sound Affects" correspondent mieux à cette appellation, mais "In The City" reste l'un des plus fascinants premiers albums jamais enregistrés par un groupe. Avec un Weller ayant à peine dix-huit printemps, cette réunion de ploucs — ils viennent de Woking et non de Londres — signe ici un manifeste franchement imparable. Paul Weller donc, jeunot provincial étant le seul à porter parka et rouler Vespa en 1975, vénère Dr Feelgood, les Beatles, Motown et le premier album des Who qu'il vient à peine de découvrir et qui a changé sa vie une première fois. La seconde arrivera quelques mois plus tard, lorsqu'il verra les Sex Pistols sur scène. Son groupe existant déjà depuis 1973 resserre sérieusement les boulons et le gamin affiche, à peine majeur, des allures d'enragé réactionnaire, ce qui n'est pas franchement la mode à l'époque. On trouve donc, sur ce premier jet enregistré en quelques heures, les influences pub rock ("Takin' My Love", "Time For Truth"), celles omniprésentes du premier Who ("In The City", la reprise du thème de Batman, "Bricks And Mortars" et l'immense "Away From The Numbers") mais également l'héritage soul ("Non Stop Dancing", ode aux Allnitters du casino Wigan), ce qui distingue les Jam de tous les groupes punk anglais de l'époque et permet également à Weller de signer à ce si jeune âge l'un de ses plus beaux morceaux, l'impérissable "I Got By In Time". Le plus fascinant dans cet album est d'ailleurs précisément de découvrir ou redécouvrir un Weller mal dégrossi, beuglant des textes bien maladroits ("In The City", "Time For Truth"), avec une grosse voix de pure teigne carburant à la nitroglycérine, arrachant le tout dans un marathon de guitares remarquablement cinglantes et mélodiques. On l'a connu plus sophistiqué, et surtout plus adulte, à des âges encore anormalement jeunes ("All Mod Cons" paraît seulement un an plus tard). "In The City" montre donc le germe, l'embryon de ce qui allait devenir l'un des personnages les plus fascinants et les plus paradoxaux de la pop anglaise.

NICOLAS UNGEMUTH



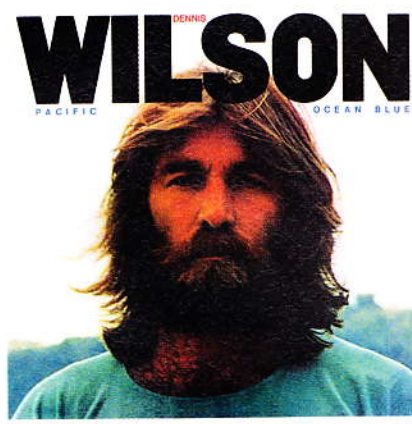
Bob Marley & The Wailers

"EXODUS"

ISLAND

1977 En 1977, Bob Marley a déjà enregistré cinq albums pour Island, sa renommée étant devenue planétaire avec des titres de la trempe de "I Shot The Sheriff" ou "No Woman No Cry". Victime d'une tentative d'assassinat qui l'a forcé à quitter la Jamaïque, il n'en continue pas moins sa croisade rasta avec des Wailers sensiblement remaniés qui accueillent le guitariste Julian Junior Marvin, le percussionniste Alvin Seeco Patterson et Tyrone Downie aux claviers. Complété par les frères Barrett à la rythmique, un trio de cuivres et les I-Threes aux chœurs, ce personnel parfaitement huilé permet à Marley d'enregistrer l'un des meilleurs disques de sa carrière. Recelant une poignée de tubes universels, "Exodus" est également remarquable par la qualité de certains morceaux qui paient moins de mine au premier abord. On pense au revendicatif "The Heathen" et à "Turn Your Hearts Down Low", moments intenses de poésie amoureuse. Si Bob Marley a adouci son discours et son reggae, il n'en reste pas moins un superbe compositeur lorsqu'il rend hommage sous forme d'une charmante comptine ("Three Little Birds") à ses choristes : sa femme Rita, la légendaire Marcia Griffiths et Judy Mowatt. Certains prétendent que ce morceau était en fait dédié à Cindy Breakespear, alors Miss Monde mais également maîtresse de Marley dont elle aura d'ailleurs un enfant... Ouvrant impeccablement "Exodus", "Natural Mystic" est aussi dépouillé de fioritures inutiles mais proprement envoûtant alors que "So Much Things To Say" est inondé des chœurs savoureux des I-Threes. Parfait exemple de ce reggae vintage qu'on produisait dans les années 70, "Jamming" et son tempo plus saccadé méritent d'être inscrits au panthéon de Marley tant ce hit irrésistible n'a pas pris une ride. Il en est de même pour "Waiting In Vain", chanson d'amour qui fait frémir de bonheur tant la voix du leader des Wailers est émouvante quand il évoque un amour impossible. Déjà enregistré en 1966 à l'époque où Bob Marley formait un trio vocal avec Peter Tosh et Bunny Wailer, "One Love/People Get Ready" a fait fondre plusieurs générations de terriens, de Oulan-Bator à Djakarta via Brazzaville et Vancouver. Un titre au discours universel et d'une incroyable opulence mélodique qui voit un Marley au sommet de son art, jonglant avec charisme et langueur. Un must.

CYRIL DELUEROZ



Dennis Wilson

"PACIFIC OCEAN BLUE"

CARIBOU

1977 Dans l'imagerie bon enfant des Beach Boys des débuts, Dennis a tout de suite été cantonné au rôle du bon gars, du type insouciant. Le batteur, après tout, était celui qui pratiquait le surf (contrairement à ses frères), roulait en Corvette, portait des chemises hawaïennes et ramassait les filles sans effort. Comment deviner alors que celui-ci pouvait composer des chansons si belles ? Dans son coin, au cours de ces interminables moments d'oisiveté qu'offrent les tournées, Dennis a appris le piano sur le tas. Il place d'ailleurs quelques compositions sur les albums post-"Pet Sounds" du groupe, discrets joyaux tels que "Little Bird" ou "Forever". Alors que les Beach Boys continuaient leur cahoteux parcours, Wilson a mis de côté quelques compositions co-écrites avec une nouvelle bande d'amis, Steve Kalinich, Daryl Dragon et Gregg Jakobson. C'est avec ce dernier à la console et une cohorte de musiciens de séance californiens qu'il commence en 1976 à enregistrer au studio Brother de Santa Monica, propriété de ses frères Carl et Brian. Dennis a alors 32 ans, sa voix n'a plus grand-chose à voir avec le timbre angélique qui assurait le lead de "Do You Wanna Dance ?". On entend le whisky, la décadence et la désillusion, les clopes, la dope et les peines de cœur dans "Pacific Ocean Blue". Un disque à la désarmante sincérité. Musicalement, avec ses batteries mates, ses cuivres et ses arrangements virtuoses, l'album est une superproduction typique de l'époque où Fleetwood Mac et Eagles régnaient. A cette différence près que Denny se livre sans effet de manche. Le boogie glauque réglementaire est là ("Friday Night"), le gospel blanc aussi ("The River Song"), mais c'est avec ses ballades d'alcool que le barbu à la voix éraillée met tout le monde à terre : "Moonshine", "Farewell My Friends" ou la gigantesque "Thoughts Of You" sont aussi impudiques que bouleversantes. Ces douze titres de pop californienne léchée mais à l'âme brisée offrent à l'artiste un appréciable succès d'estime. Qui n'enrayera pas son irrémédiable chute, une délétescente relation avec Christine McVie, une cure de désintox, puis une mortelle noyade en 1983. A l'émerveillement général l'album a été réédité en 2008, garni d'inédits d'époque aussi excellents et d'un album postérieur inachevé, "Bambu", où l'artiste chante son existence de clochard ("He's A Bum").

BASILE FARKAS